

Avant-propos

L'affaire paraissait entendue depuis longtemps dans l'historiographie française : le recours aux langues régionales – au « patois » – dans la propagande politique sous la Troisième République était le fait de la Réaction, de la droite cléricale et monarchiste. Le dépouillement de la presse locale en Aquitaine révèle pourtant que, dès 1871, c'est du côté républicain qu'a lieu ce recours, jugé nécessaire par l'obligation de gagner à la République la paysannerie restée fidèle au Second Empire jusqu'à sa chute, et qu'on juge, à juste titre, soumise à l'influence du clergé et de la bourgeoisie rurale, sous l'effet notamment du régime du métayage et des relations de dépendance qu'il entretient entre le métayer et le propriétaire. C'est particulièrement évident dans le département des Landes où, quelques semaines à peine après la création du journal, le *Républicain landais* ouvre ses colonnes de façon fréquente à des textes en gascon. Se présentant d'abord comme des lettres de lecteurs, et même comme des échanges de lettres entre lecteurs usant de pseudonymes facétieux, ces textes laissent peu à peu la place à une chronique régulière signée d'un seul pseudonyme, Pierrinou de Chalosse¹. Ce n'est que quelques années plus tard que la presse de droite locale, monarchiste ou bonapartiste, recourt à son tour à ce procédé, parfois en répondant explicitement aux articles de Pierrinou.

On aurait pu croire que ce recours, fréquent jusqu'en 1914, cesserait après une guerre qui avait entraîné un brassage sans précédent des populations et une accélération brutale de la francisation. La découverte par Micheline Roumégous des chroniques gasconnes de son père Pierre Roumégous, parues dans le *Travailleur landais* entre 1936 et 1939 puis, de retour de captivité, entre 1945 et 1948, est venue contredire cette hypothèse d'une manière aussi spectaculaire qu'inattendue. Voilà qu'un instituteur laïque, socialiste de surcroît, en charge, par son statut, d'inculquer la langue nationale à une jeunesse rurale dont la langue usuelle, quotidienne, en famille puis au travail, est l'occitan gascon, choisit d'écrire dans ce dialecte d'usage supposé limité à l'oral, dans l'organe départemental du Parti socialiste SFIO. Que cette pratique prenne place dans le cadre d'une période d'intense bouleversement

¹ Alias St-Jean Tauziet (1814-1886), notaire à Gaujacq et vieux militant républicain. Ses chroniques paraissent dans le *Républicain landais* de 1871 à 1885.

politique et social, celle du Front Populaire, et dans un contexte international lourd des pires menaces (la guerre d'Espagne, la montée des fascismes), rend ce corpus encore plus exceptionnel.

Exceptionnel, il l'est aussi par sa qualité. Tout en étant l'héritier de ce qu'on peut appeler une tradition d'écriture, avec ses procédés (la lettre, les pseudonymes), sa tonalité orale, facétieuse et gouailleuse, Peyrot la transcende par une hauteur de vue qui lui permet d'aborder aussi bien la vie locale et ses affrontements sociaux et politiques que les événements internationaux. Contrepoint « populaire » aux articles sérieux du journal, il développe, comme le montre l'analyse qu'en fait Micheline Roumégous, des positions personnelles, des incertitudes, des doutes, des contradictions parfois, qui révèlent mieux qu'aucun éditorial ce qui se passe dans la tête d'un militant de base, même si celui-là est doté d'un degré de conscience plus élevé que la moyenne. Ici, l'analyse n'est jamais plaquée, la réflexion naît toujours de l'affect ; c'est l'expérience et plus précisément l'émotion ressentie qui provoquent la réflexion. Le ton des lettres varie d'ailleurs beaucoup au fil des mois, à proportion du désenchantement suscité par les déconvenues subies par le Front Populaire, et plus encore dans les lettres d'après-guerre, écrites par un Peyrot qui revient, la rage au cœur, de cinq ans d'internement en Allemagne pour découvrir que nombre de collabos prospèrent sur fond de marché noir.

Les *Leutres à l'Henri* paraissent dès le premier numéro du *Travailleur landais* (14 novembre 1936). C'est dire que cette présence du gascon n'a rien de contingent ni de décoratif. Même si les liens d'amitié et d'admiration qui lient Pierre Roumégous au directeur du journal, Charles Lamarque, dit Lamarque-Cando (1901-1989), instituteur lui aussi, ont pu jouer leur rôle dans cette présence, elle s'inscrit néanmoins d'emblée dans le projet politique du journal, organe socialiste dans un département où les suffrages des classes populaires se portaient plutôt sur les candidats radicaux, notamment grâce à l'influence conquise par le député Léo Bouyssou, attaché à la défense des intérêts des métayers-gemmeurs depuis les années 1906-1907.

Quelle place occupe la lettre de Peyrot dans le *Travailleur landais* ? Elle ne figure jamais en première page, réservée à l'éditorial et à l'article de fond, mais elle est présente le plus souvent en deuxième page, parfois en troisième, rarement en quatrième, et fait l'objet d'une présentation typographique particulière : le texte est en italiques. Les surtitres « Lettres gasconnes » d'une part, *Leutre à l'Henri* d'autre part, sont imprimés dans un corps différent de ceux utilisés dans le reste du journal. Si la grosseur des caractères varie, cette présentation reste inchangée du premier numéro (14 novembre 1936) au numéro 32 (20 novembre 1937) où le titre *Leutre à l'Henri* bénéficie d'un lettrage plus spectaculaire, en relief, qui sera conservé jusqu'au numéro 128 (17 juin 1939). Dans l'après-guerre, la mention « Lettres gasconnes » disparaît ; le titre *Leutre à l'Henri*, en revanche, se voit imprimé en lettres majuscules droites qui, quoique utilisées dans le reste du journal, n'en permettent pas moins, comme les précédentes, d'attirer l'attention sur la lettre

de Peyrot. Bien qu'elle ait cessé d'être transcrite en italiques dès le numéro 16 du 22 mai 1937, la *Leutre* est clairement identifiable sur la page imprimée, où elle voisine avec la chronique locale ou des articles sur la politique nationale ou internationale auxquels elle fait souvent écho.

Le soin typographique dont elle fait l'objet est assurément un indice de l'intérêt que lui portent les lecteurs. En témoigne aussi le « chapeau » introduisant, dans le premier des deux numéros précédant l'interruption de la parution (série de guerre n° 1, 17 décembre 1939), la lettre inédite laissée par Peyrot « aujourd'hui lieutenant quelque part sur le front ». Nulle mention, en revanche, ne signale son retour en 1945, dans le cinquième numéro (n° 141, du 8 décembre 1945) après la reprise de la parution. Peyrot y reprend sa place comme si de rien n'était, en collaborateur régulier qu'il est, pilier originel du « petit journal » comme il appelle le *Travailleur landais*.

Conformément à la règle du genre, Peyrot se présente par le simple fait de son choix de langue sinon comme un paysan (il dit à plusieurs reprises : « nous les ouvriers »), du moins comme quelqu'un d'enraciné dans le monde rural et ses préoccupations, attentif aux aléas climatiques, chasseur pratiquant, gourmand invétéré, amateur de gibier et de pibales. Il a beau, à l'occasion, poser à l'ignorant², il révèle pourtant tout au long de ses lettres une parfaite connaissance de la situation politique ; et, en ce qui concerne la langue, une conscience précise des particularités dialectales, sachant distinguer le parler de la Grande-Lande³ du parler du Marsan, à l'intérieur duquel il dit percevoir les différences entre celui de Villeneuve-de-Marsan et celui de Roquefort (n° 9, 9 janvier 1937). Une allusion révèle sa lecture d'une des œuvres landaises qui ont marqué la période : le *Pierrillot de Moustey* de l'abbé Coureau (à qui il emprunte un élément de graphie, l'usage du *k*)⁴. Avec l'usage du *patois de nouste*⁵, l'expression de Peyrot retrouve les traits d'oralité des contes populaires, par exemple ceux recueillis dans la même région par Félix Arnaudin⁶ : exclamations⁷, phrases nominales, infinitifs de narration⁸. S'y ajoutent les apostrophes⁹ et les prises à témoin : « *Te magines ?* » (Tu t'imagines ?), « *E lou beuyts aqui ?* » (Tu le vois, là ?).

² « *Jou suy pas hort calat sus aqueut chapitre* » (Je ne suis pas très calé sur ce chapitre), *Travailleur landais* (TL) n° 11, 23 janvier 1937, à propos de Napoléon en Espagne.

³ « 'arré' coum didé à 'leu mode dou baou' dou pays de leus ouilles » ('arré' comme il disait à la façon du forgeron du pays des brebis), TL n° 16, 27 février 1937.

⁴ Bertrand Coureau, *Lou peurmey biatge dou Pierrillot de Moustey eun camin de bé* (Le premier voyage de Pierrillot de Moustey en chemin de fer), 1911, cité dans le TL n° 109, 4 février 1939.

⁵ TL n° 171, 6 juillet 1946.

⁶ F. Arnaudin, *Contes populaires de la Grande-Lande*, 1887.

⁷ « *E de broys merles ! freus lous cocos !* » (Et de beaux merles ! Frais, les cocos !), sur les accusateurs de Salengro, TL n° 3, 23 janvier 1937.

⁸ « *E lou Peyrot d'aride* » (Et Peyrot de rire), TL n° 5, 5 novembre 1936.

⁹ Le plus souvent « *amic* », à côté de « *mounomes* », « *bieuille bête* », « *gran peugaillas* », etc.

Il n'y a, de ce fait, qu'un pas de l'épistolier au conteur, et ce pas est franchi dans une douzaine d'occasions¹⁰, avec des anecdotes qui sont autant de contes facétieux et, dans un cas (« La taupe de Hourchot »), un récit à épisodes étalé sur cinq numéros, superbe version du conte-type 1310b de la classification internationale d'Arne et Thompson.

Loin d'être isolé dans un journal lu par des militants tous francophones, Peyrot suscite des vocations parmi ses lecteurs qui sont aussi, dans leur immense majorité, bilingues français-occitan. Huit correspondants écrivent en gascon à Peyrot : un ami anonyme évoquant la réunion doriotiste à Mimizan¹¹ ; son ami Seulot (litt. « Tout seul ») qui nous donne un savoureux portrait de Peyrot tenant un stand à l'Exposition universelle de Paris¹² ; Yanti, de Labouheyre, rendant compte, dans un gascon « noir » souligné par la graphie, d'un vote controversé au conseil municipal¹³. Plus élaborés, une fable en vers, *Trop poliz*¹⁴, sur les rapports entre maîtres et métayers, un conte en prose (« La pie »)¹⁵ et un poème vigoureux signé K. Ridram (litt. « Nous rirons »)¹⁶. Après guerre, la femme du Loule (un de ses amis) prend le relais, en prose puis en vers de mirliton. Et derrière le dernier correspondant, le béarnais « Roger de l'École », on reconnaîtra son collègue Roger Lapassade, lui aussi de retour de captivité et futur écrivain gascon.

À l'opposé, il arrive au conteur de laisser totalement la place à l'éditorialiste, au point, à trois reprises et dans un contexte particulièrement tendu, de passer au français¹⁷. Le français apparaît assez fréquemment dans les lettres de Peyrot, sous deux espèces différentes, mais qui ont en partage la même dimension ironique. D'une part, des ponctuations qui, par leur répétition, confinent au gag : « Et oui », « et comment », ou « comment donc », « et pour cause ». D'autre part, des expressions ou phrases rapportées, attribuées aux adversaires politiques. Elles ont d'abord pour fonction d'informer de leurs opinions. Le rôle des guillemets est double : mettre à distance ces déclarations que le rapporteur, Peyrot, ne peut en aucun cas prendre à son compte, en faire ressortir la nature de stéréotype, de préjugé figé, procédé que redouble le fait de les faire suivre d'« etc., etc. », comme pour dire : « refrain bien connu », et instaurer une discrète connivence avec les

¹⁰ TL n° 18 (Le cantonnier de Liposthey), 19 (La vache malade), 55 (Thérésote cherche un domestique), 62 (La chatte et la souris), 74 (Le juge et la dame), 81 (Le rêve de la bonne du curé), 106 (La pièce fausse), 142 (La bague de l'Allemand), 208-212 (La taupe de Hourchot).

¹¹ TL n° 27, 15 mai 1937.

¹² TL n° 42, 24 septembre 1937 ; le même, n° 60, 29 janvier 1938, à propos d'une réunion communiste.

¹³ TL n° 63, 66, 67, février-mars 1938. Peyrot y fait référence dans le n° 64, 26 février 1938. Janti revient dans le n° 109 du 30 janvier 1939 avec un compte rendu de la réunion du PSF à Labouheyre.

¹⁴ TL n° 8, 2 janvier 1937.

¹⁵ TL n° 9, 8 janvier 1937.

¹⁶ TL n° 83, 9 juillet 1938.

¹⁷ TL n° 117 (1^{er} avril 1939, sur l'expansionnisme allemand), 120 (23 avril 1939, sur la nécessité du réarmement), 186 (26 octobre 1946, après le référendum).

lecteurs. Il peut s'agir en outre de « blasonner » l'adversaire, en reprenant une expression qu'on lui attribue (« moi que je suis ») pour le caractériser tout entier par ce seul trait (dans ce cas, la vanité). L'expression est, du coup, lexicalisée et devient un substantif, modification renforcée par l'ajout de traits d'union (les « moi-que-je-suis »).

Le ministre Marchandau est ainsi raillé pour la naïveté de la formule qu'on lui prête : « venez, venez à moi, mes petits capitaux »¹⁸, avant qu'on la reporte sur son remplaçant Paul Reynaud¹⁹. L'ironie se fait plus acide après la guerre, quand Peyrot reprend les mots de Pétain sur les prisonniers « fortifiés par la vie des camps », ou se décrit lui-même « mobilisable, contribuable, taillable et corvéable ». Elle est amère, enfin, chaque fois qu'il reprend une expression issue de son propre camp, qu'elle soit trompeuse (« Nos amis les radicaux »), ou progressivement vidée de son sens (le « souffle républicain »). À l'opposé de ce français fallacieux, le gascon se pose implicitement comme un langage de vérité où se reconnaît, au sein de la « grande famille » socialiste, la petite communauté landaise à qui on ne la fait pas, et dont un maître de l'école publique se fait le paradoxal porte-parole.

Si nous entrons dans ce corpus par le commencement : la lettre parue dans le numéro 1 du *Travailleur landais*, deux caractéristiques apparaissent, qui s'avéreront récurrentes. D'abord, la lettre se présente comme une réponse à une lettre d'Henri : fiction posée au départ d'une véritable correspondance en gascon, jamais matérialisée par la suite, qui est constituée de lettres, à sens unique, de Peyrot à Henri, cet artifice permet d'entrer en matière sans préambule ni justification²⁰, mais, au contraire, en formulant des réponses à de supposées affirmations.

Autre élément fréquemment présent, le N(ota) B(ene)a un statut particulier : en fin de lettre, hors du corps du texte, il s'adresse à Henri d'une manière plus personnelle, en se référant à un contexte local, parfois privé, parfois public, rendant compte des activités et des intrigues du personnel politique landais avec des sous-entendus difficiles à interpréter par les lecteurs d'aujourd'hui (même si Micheline Roumégous a su en percer la plupart) : seul échappe à ce brouillage *Lou petit*, Charles Lamarque-Cando, seul héros positif de cette chronique.

Puisqu'elles paraissent dans le *Travailleur landais*, ces lettres sont destinées à l'ensemble des lecteurs du journal, tout en s'adressant formellement à Henri. On peut parler dans ce cas, comme au théâtre, de double énonciation : le personnage s'adresse à la fois à un protagoniste et, à la cantonade, aux spectateurs. Ceux-ci ont le privilège de pouvoir comprendre à la fois ce que l'énoncé signifie et ce que le protagoniste peut en comprendre. Les deux interprétations ne coïncident pas forcément : en général, le spectateur en sait davantage que les personnages. Cela est d'autant

¹⁸ *TL* n° 61 (5 février 1938). Variante : « Mes amis les capitaux, mais rentrez donc » dans le n° 71, 16 avril 1938.

¹⁹ « Venez, venez, les petits capitaux », *TL* n° 97, 12 novembre 1938.

²⁰ À la différence, par exemple, de la première lettre au *Républicain landais*, du 19 mai 1871.

plus vrai ici que les lecteurs du journal sont en réalité les seuls destinataires de la lettre, et la seule « lettre à Henri » qui existe est celle du journal, même s'il y a bien quelque part dans le monde réel un certain Henri, cousin de Pierre Roumégous. Le commentaire malicieux qu'ajoute Peyrot dans le post-scriptum de la première lettre indique de plus que cette « correspondance » est appelée à durer : « *Lou tout, qu'eus de poude les receube paoïuse, pas brai ?* » (Le tout, c'est de pouvoir les recevoir longtemps, pas vrai ?) Les lecteurs du *Travailleur landais* sont par là informés que cette lettre ouvre une chronique régulière, classée, on l'a vu, dans une rubrique « Lettres gasconnes » qui autorise à jouer sur l'ambiguïté de la formule : il s'agit certes de correspondance, mais aussi, modestement, d'une forme de littérature.

Guy LATRY